HENRY BAUCHAU

Le Présent d'incertitude



Journal 2002-2005

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

"Je suis un homme parmi des milliards d'hommes, en communion peut-être avec d'autres artistes qui ressentent en cet instant la même paix, la même beauté, la même douleur sourde, l'incomplétude qu'ils ont décidé de transformer en travail. Ce que je comprends depuis peu, le travail importe plus que l'œuvre achevée."

H. B.

Parce qu'il est le lieu où se reflètent l'élaboration de l'œuvre mais aussi son contexte, parce qu'il est également, dans les moments d'épreuve, le moyen de reprendre pied dans l'écriture, le Journal constitue un jalon privilégié dans la vie intérieure de Henry Bauchau.

Par la chronologie, ce volume fait suite à *Passage de la Bonne-Graine* (Actes Sud, 2002). Il accompagne les années 2002 à 2005, qui sont notamment celles du roman *L'Enfant bleu* (Actes Sud, 2004) et du recueil de poèmes alors en préparation, *Nous ne sommes pas séparés* (Actes Sud, 2006).

Né en 1913 en Belgique, Henry Bauchau est poète, dramaturge, romancier et psychanalyste. Son œuvre est aujourd'hui traduite dans toute l'Europe, aux Etats-Unis, en Chine et au Japon.

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE A L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
LA DÉCHIRURE, roman, Actes Sud, 2003.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.
L'ENFANT BLEU, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.
LA GRANDE MURAILLE, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.
NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS, poésie, Actes Sud, 2006.

© ACTES SUD, 2007
ISBN 978-2-330-08574-2

Illustration de couverture :
Dessin d'Henry Bauchau, *L'Oiseau bleu*

HENRY BAUCHAU

Le Présent d'incertitude

JOURNAL
2002-2005

ACTES SUD

à Martine et Jacques Devriend

Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Connut le monde et l'admira
Il fit ce que je voudrais faire
Si j'avais quatre dromadaires

GUILLAUME APOLLINAIRE

2002

16 janvier 2002

Déjà quinze jours de ce mois passés et c'est la première fois, sauf pour les rêves, que j'écris dans ce nouveau cahier. Les difficiles décisions de ce début d'année ont absorbé mes forces.

J'ai bien avancé dans la première version de l'acte IV de l'opéra *Œdipe sur la route*. A la demande de Jean-Luc Outers je lui ai envoyé des pages de brouillon du projet du roman : *Noé*. A cette occasion j'ai relu tout le cahier dicté à L. en 1989-1990. C'est très vivant et meilleur que je ne m'y attendais. Je sens que j'aurai du plaisir, si je parviens à écrire ce livre.

Je suis à nouveau plus heureux depuis quelques jours. L'écriture revient en même temps.

Rêve du 17 janvier 2002

Rêve fait cette nuit vers minuit et demi. Abandonner la direction aux plus jeunes, mais garder l'originalité du projet initial par patience, endurance, résistance. Des groupes se sont plaints, d'où nécessité de se retirer.

18 janvier 2002

Une amie italienne m'envoie cette prière indienne :

Esprit
donne-moi le courage de changer les choses
que je peux changer
donne-moi la sérénité d'accepter celles
que je ne peux pas changer
et la sagesse
d'en comprendre la différence

10 février 2002

Albert Palma : "On sait que le divin descend les marches (et le Verbe se fit chair). *La Déchirure* est une remontée à contre-courant où la chair se fait verbe. C'est le destin du corps scripturaire. Rien, bien sûr, n'y est facile. Ni le don, ni le pardon, qui est une manière surhumaine d'aller au-delà du don. Pour paraphraser Rilke, le beau dans *La Déchirure* n'est que le commencement du terrible."

5 mars 2002

A la gare Montparnasse une dame s'installe avec sa fille avant le départ pour Roscoff à la table à côté de la nôtre. Pendant que je m'absente un instant, elle lie conversation avec Marie-Claire et lui dit : "Comme votre compagnon est calme, calme." Je ne lui avais pas parlé et cette réflexion m'a frappé.

6 mars 2002

Je trouve dans une ancienne édition des *Fleurs du mal* une préface de Théophile Gautier que je ne connaissais pas. Il décrit Baudelaire jeune, lors d'une rencontre en 1849 : "Son aspect nous frappa, il avait les cheveux coupés très ras et du plus beau

noir, ces cheveux faisant des pointes régulières sur le front d'une éclatante blancheur le coiffaient comme une espèce de casque de Sarrasin ; les yeux (…) avaient un regard spirituel, profond et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante ; quant à la bouche, meublée de dents très blanches, elle abritait sous une légère et soyeuse moustache (…) des sinuosités mobiles, voluptueuses et ironiques comme les figures peintes par Léonard de Vinci ; le nez, fin et délicat, un peu arrondi, aux narines palpitantes, semblait subodorer de vagues parfums lointains (…)

(…) Il saisissait des rapports inappréciables pour d'autres et dont la bizarrerie logique vous frappait. Ses gestes étaient lents, rares, rapprochés du corps, car il avait en horreur la gesticulation méridionale… et la froideur britannique lui semblait de bon goût. On peut dire de lui que c'était un dandy égaré dans la bohème, mais y gardant son rang et ses manières et ce culte de soi-même qui caractérise l'homme imbu des principes de Brummell."

7 mars 2002

A Jean-Philippe de Tonnac :

"(…) J'ai été intéressé par votre livre d'entretiens avec Monod. J'ai reçu ensuite *Père des brouillards* qui m'a intimement touché et fait rire. Ce livre m'a fait penser à une parole de Jésus que j'affectionne : «Passons sur l'autre rive.»

C'est ce que vous faites sans doute depuis un certain temps. C'est ce que nous avons tous à faire, y a-t-il «une» autre rive ? C'est incertain mais qu'il faille souvent passer sur l'autre rive, c'est sûr.

Votre livre m'a souvent fait rire, vous avez le rare don du «riant» plutôt que du comique. Est-il jubilatoire ? Je ne l'ai pas trouvé, car il y a une souffrance de transgression qui perce pour certains lecteurs

dont je suis. Il est jubilatoire dans la merveilleuse déambulation d'Adèle dans le 18e arrondissement.

Vous passez sur l'autre rive comme à ma façon je le fais aussi. Vous tentez ce que j'ai appelé dans un poème :

L'épiphanie
de la rieuse originelle

8 mars 2002

De nouveau des nouvelles moins favorables de mon frère Jean. Il peut à nouveau marcher un peu, mais manque de forces et la douleur le contraint souvent à rester couché.

J'ai retrouvé une lettre qu'il m'a envoyée en décembre 1995 après avoir reçu *Heureux les déliants* où se trouvent réunis mes meilleurs poèmes de 1950 à 1995. Il me dit : "J'ai lu «La sourde oreille» avec émotion. J'ai vu là où nous avons divergé :

Après le mercredi des Cendres
Je n'ai pas cueilli les rameaux
Et je suis resté sur la route
Avec le peuple du désastre."

Je suis frappé qu'il ait senti combien ce petit poème marquait une césure dans ma vie et vu que c'est là que, malgré l'affection, nos routes ont divergé.

Il me parle aussi d'"Exercice du matin", autre poème fondamental pour moi et aussi prière laïque. Il me dit : "J'y répondrai par quelques mots de Marcel Légaut :

«Prendre de la hauteur»
«Sonder la profondeur»
«Habiter sa solitude et la peupler de présence»
«S'ouvrir à la totalité…»

A tout cela j'adhère sans peine, c'est le pouvoir temporel de l'Eglise, sa dictature sur les esprits, la morale toute faite qui me sépare d'elle."

Jésus : "Pourquoi ne jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste." (Luc, I, XII, 57.)

Rêve du 18 mars 2002

A la montagne, lieu ressemblant un peu à la Pommeraie. Je fais une promenade avec quelqu'un, nous arrivons à un pic, en dessous de nous, nous voyons avec étonnement de superbes monuments anciens sculptés et peints à certains endroits de couleurs anciennes, restées très belles. Derrière, malheureusement, il y a un mur ou remblai gris et par-delà un vaste chantier d'autoroute. Nous voyons sortir des bâtiments, qui ont effectivement un aspect religieux, des moines en procession accompagnant un cercueil. Ils chantent une musique pénétrante et fort belle, mêlant joie et chagrin.

1er avril 2002

Arrivée avec Danièle et Jean-Pierre au gîte rural de Bacqueville. Petite maison ancienne restaurée et aménagée selon le confort actuel. Ensemble agréable, un petit jardin, un pré avec deux poneys sympathiques et poilus.

Journée de Pâques en Normandie. J'aurais voulu me trouver un moment à une messe de Pâques comme autrefois ou au moins dans une église. Le sort en a disposé autrement. Je me suis fortement cogné au coin d'une table basse en verre.

Pendant que Danièle et Jean-Pierre allaient chercher dans une pharmacie de quoi me soigner, je voulais donner un peu de pain et de sucre aux poneys. J'ai très vite senti qu'il me fallait renoncer à

la promenade. Je me suis assis bien couvert dans les terribles fauteuils en plastique blanc d'aujourd'hui et j'ai écouté le chant des oiseaux. Je m'avise en écrivant que, sans me le formuler alors, j'ai passé ainsi une heure dans l'église des oiseaux. Elle existe toujours et la parade amoureuse du petit peuple ailé est toujours aussi alerte, toutes les forces de ces corps vifs et menus tendus à l'extrême par le chant. Pourtant, très vite ils s'envolent pour se poser ailleurs donnant une impression d'aisance, de vivacité, à l'opposé de l'effort que semble faire entendre l'acuité de leur chant. Ainsi j'ai passé un long moment à les entendre, à tenter de les voir, de les reconnaître. Moment non pas de bonheur mais moment de présence. D'un côté le moi, un peu douloureux, appesanti et de l'autre quelque chose qui m'habitait, qui produisait en moi quelque vivace équivalence des chants que ma demi-surdité ne capte plus dans leur naturelle innocence.

Sans ailes bien sûr, toujours sans ailes, j'ai pris part à la célébration des oiseaux.

3 avril 2002

Fini de relire la partie déjà rédigée de la deuxième version d'*Orion*. Je pensais qu'il y avait des longueurs. Il y en a un peu, comme toujours, mais ce qui m'a frappé ce sont plutôt des manques ou des scènes, qui ne sont pas à leur place. On sait trop peu sur Véronique au début et il me semble que Vasco apparaît trop tard.

Dans les champs ce matin, immense espace des blés verts, entourés de forêts où le printemps commence à apparaître.

D'admirables cerisiers blancs, très hauts, tout en fleur, comme des apparitions d'un autre monde, plus heureux, plus pacifié, plus charnel que celui que je vis. Saison d'allégresse, de renaissance, de

résurrection, tout un monde auquel je ne suis plus adapté. Actions de la grâce, vigueur sans fin de la naissance. Soleil, soleil encore, plus beau dans l'éphémère et la précarité.

Cet après-midi dans les bois au-dessus de Lysors, longue contemplation des fortes racines d'un hêtre, du tronc d'un grand chêne, hérissé de branches mortes. Bonheur des grands troncs qui s'élèvent et dont je reçois la force dans mon torse fatigué, mes muscles presque disparus. La terre chante ces jours-ci, tout éclairée de bleus, de verts. Elle ne chante pas de bonheur, elle chante d'exister. Elle célèbre l'existence de l'existence.

Travail hier et aujourd'hui avec Anne Neuschäfer sur la naissance et le sens de *Gengis Khan*. Il y a eu une fascination. Une fascination de l'inconscient sauvage, tout entier dans le mouvement de la vie, ignorant du bien et du mal. Cet inconscient s'était fait jour au cours de l'analyse avec Blanche, tout d'un coup, après deux années d'effort et de privation d'amour, il a surgi.

14 avril 2002

A Gaillardbois.

Hélène Cixous : "Pour arriver au cœur de la rose, nous n'avons qu'à prendre le chemin de la rose, aller à elle selon sa voie. S'approcher avec une telle absence de soi, avec une telle légèreté, sans troubler sa proximité, entrer à pas de parfum dans l'eau de son parfum…"

Journées, une après l'autre, de grand vent. Au cours des promenades proches je suis dans le grand paysage. Vastes labours, prairies, étendue rayonnante d'un champ de colza, petits villages entourés d'arbres et, plus loin, sur les hauteurs la ligne sombre des forêts, coupée d'arbres en fleurs. Oui, on trouve encore ici la

grande nature toute simple que le tourisme a si souvent chassée des côtes et des lieux célèbres.

Je reçois aujourd'hui de Marie-Agnès Kopp une très belle photographie qu'elle appelle "La déchirure". Elle ne s'est pas trompée, sa déchirure de nuages est une lumière.

17 avril 2002

Soudain sur la route très forte présence de trois peupliers d'Italie, balancés ensemble par le vent. Ce n'était plus voir les choses, elles étaient là, présentes, mouvantes, tout à fait indépendantes de mon regard.

Je ne les voyais plus, peut-être que je les vivais. Ou peut-être plus simplement, nous nous vivions ensemble.

Ce soir je les ai revus sous un autre angle quand Jean-Pierre m'a appelé pour voir le ciel d'un bleu sombre, éclairé un peu par le mince croissant de la nouvelle lune. Les peupliers étaient noirs, immobiles. En attente et dans la patience, comme je devrais l'être.

20 avril 2002

Avant-hier et hier travail efficace mais attristé car consacré à la révision, plutôt à la réécriture des pages consacrées aux derniers jours de L. et à ses funérailles. Je suis si ému que je dois m'arrêter sans cesse, car j'ai les larmes aux yeux.

Après sa mort j'ai vécu mon deuil, j'ai fait le long travail du deuil. Je le continue par sa présence perpétuée en moi, chaque jour. Je chéris toujours la beauté de sa jeunesse, mais celle qui apparaît le plus souvent en moi, c'est L. à l'hôpital, ayant tout perdu, totalement dépendante et qui, grâce à cela, a connu,

je le crois, un éveil spirituel qu'elle n'aurait jamais atteint sans cela. Cette vérité est dure, car il y a aussi quelqu'un en moi qui aurait refusé, s'il l'avait pu, cette fin dans la déchéance apparente qui a été la sienne.

Simone Weil : "La matière est entière passivité et par suite entière obéissance à la volonté de Dieu. Elle est pour nous un parfait modèle."

"Par la joie la beauté du monde pénètre dans notre âme. Par la douleur elle nous entre dans le corps."

Me voici le 20 et je n'ai travaillé au roman que les premiers jours du mois. Le Journal 1997-2001 a pris presque tout mon temps. Il me semble que j'ai fait ce que je puis pour lui maintenant.

Ce matin temps exquis, le soleil, un léger voile de brume sur les forêts, partout des arbres en fleurs. Le cœur en fête, le corps aussi, malgré la pesanteur.

Cet après-midi promenade dans la forêt aux environs du chêne Vexin. Le temps était moins beau, mais les arbres forts, intrépides comme il y a deux ans. Quelle forêt de mots justes nous sont adressés par les arbres.

Je relis Simone Weil, elle me touche autant qu'au début des années 1970. Elle a écrit dans une période historique d'extrême malheur qui retentit sur sa vision. Nous sommes plus prospères, mais le monde n'a pas vraiment changé. Les divers appareils qui, depuis son temps, facilitent la communication détournent aussi notre attention de l'essentiel. La matière nous est plus obéissante, cela nous détourne d'entendre sa parole et son exemple et de comprendre le sens de la nécessité.

Simone Weil : "Il faut aimer Dieu à travers le mal qui se produit, uniquement parce que tout ce qui se produit est réel et que derrière toute réalité il y a Dieu."

21 avril 2002

Le soir nous apprenons les surprenants résultats du premier tour des présidentielles. Au début j'ai peine à y croire. Qu'il ne reste que Chirac pour faire face à la remontée de Le Pen tient vraiment de l'absurde. Mais quoi, l'absurde existe aussi. Doit-on dire hélas ? Pas sûr. Le retour en Europe des formes plus ou moins déguisées du fascisme est indéniable. Qu'il se manifeste avec cette force en France semble avoir surpris tous ceux qui ont pour mission de nous informer ou qui y prétendent.

Je suis allé à la mairie voir les résultats de Gaillardbois. Je ne m'attendais pas à ce que j'ai trouvé. Le Pen arrive largement en tête, suivi de Chirac, et Jospin n'a obtenu que 16 voix sur 276 votants.

22 avril 2002

Euripide dans *Iphigénie en Tauride* que je viens de relire :

Iphigénie : "(…) agité des Furies maternelles."

Oreste : "Elles m'ont mis aux dents un mors ensanglanté."

30 avril 2002

Euripide : "O terre, mère des songes à l'aile noire."

Pensée qui me frappe, je pense peut-être trop que le rêve vient de nos origines, de celles de l'espèce et de notre vécu. La terre à laquelle nous sommes si reliés, par nos sens, nos besoins, l'air que nous respirons est sans doute aussi inspiratrice de nos songes.

L'avant-dernière nuit un rêve, où dans une joute oratoire ou une épreuve sportive les femmes l'emportaient. La victoire était si nette que les hommes, abasourdis, étaient obligés de la reconnaître.

Simone Weil : “Les saints qui ont approuvé la croisade, l’Inquisition ou la conquête de l’Amérique (…) ont eu tort (…) c’est qu’ils étaient aveuglés par quelque chose de plus puissant. Ce quelque chose, c’est l’Eglise, comme chose sociale, comme domaine du Prince de ce monde.”

“Le temps, à proprement parler, n’existe pas et pourtant c’est à cela que nous sommes soumis. Telle est notre condition. Nous sommes soumis à ce qui n’existe pas.”

1er mai 2002

Est-ce que je veux et désire encore ? Oui, mais surtout j’espère et saint Paul, témoin considérable, dit que : “L’espérance ne trompe point.” Mais saint Paul aurait-il prié Dieu de le libérer de Dieu ? Sans doute était-il encore trop pénétré de l’esprit de l’Ancien Testament pour cela. Je crois que Maître Eckhart a raison et que je dois prier Dieu de me libérer de Dieu pour parvenir à l’état de non-vouloir dans l’espérance.

2 mai 2002

Retour à Paris. Route verdoyante jusqu’aux approches de la banlieue parisienne. Progressivement tout devient plus gris, plus béton, plus usé d’apparence, malgré des arbres, des immeubles neufs qui sont, eux aussi, déjà touchés par l’usure de trop de monde et trop de pollution. Puis c’est Paris par le 20e arrondissement, l’étonnement après tant d’espace pendant un mois de se retrouver dans les rues si étroites, dans le fourmillement des voitures, des passants, des feux rouges. Quelque chose semble manquer dans cette abondance, il me faut un moment pour réaliser que c’est le vaste dôme du ciel. Qu’il soit ensoleillé ou

encombré de nuages, le ciel dans la campagne normande occupe toujours la première place. Ici il est découpé en rectangles par les rues, le regard n'est plus attiré vers lui mais exigé par la circulation, les magasins, les problèmes du trottoir. Tout apparaît morcelé.

4 mai 2002

J'ai commencé la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* que je remets depuis longtemps. Je pense que mon père, qui avait un culte un peu naïf pour Napoléon, a dû le lire et en le lisant il me semble le retrouver un peu. Je ressens qu'Hitler a projeté une ombre sur Napoléon, celui-ci ne s'est pas seulement éloigné dans le temps, sa gloire, sa surprenante et brève réussite sont ternies par la grandissante horreur de la guerre et du génocide.

5 mai 2002

Triste que pour lutter contre Le Pen les Français aient dû voter pour Chirac, mais heureux que par leur vote écrasant ils aient manifesté aux yeux du monde leur rejet de l'extrême droite. Marie-Claire me dit que le 1er mai, regardant passer la manifestation, elle a vu un homme jeune, portant un panneau qu'il avait confectionné lui-même sur lequel il avait écrit : Trions nos ordures, Votez Chirac.

Ce mépris pour les politiques ne présage rien de bon pour l'avenir.

D'une lettre du Japon d'Olivier Ammour-Mayeur : "Un long chapitre [de sa thèse] est consacré au parcours d'Œdipe comme trace écrite du cheminement que suivent les bouddhistes dans les mandalas. Les derniers chapitres s'attardent sur la folie d'Œdipe et celle de «la jeune reine» que j'interprète comme des

folies feintes à l'instar de celles que pratiquent certains moines bouddhistes excentriques afin d'aider les autres à atteindre l'illumination."

Je lui écris que la folie d'Œdipe n'est pas feinte à mes yeux. Il traverse des moments délirants dont il sort par des parcours initiatiques.

La jeune reine est, à la suite des épreuves traversées, une délirante, c'est ce délire qui, face à la situation désespérée où se trouve le peuple des Hautes Collines, lui permet de trouver des solutions que le bon sens et le réalisme auraient crues impossibles.

7 mai 2002

Retravaillé ces jours-ci à la mise au point du *Passage de la Bonne-Graine*. Cela aura été finalement un grand travail, comme mes deux Journaux précédents.

8 mai 2002

Le matin une patiente me raconte un beau rêve : Se sent aspirée dans un infini, hors de son corps pourtant présent. Prend la main de son père à son lit de mort. Joie douloureuse. Sent qu'elle doit s'en détacher. Quitter cette chambre. Toujours hors de son corps et de son esprit. Effort douloureux, mais qui la fait revenir en elle-même avant de s'éveiller.

9 mai 2002

Aujourd'hui la grande nouvelle : à 4 heures du matin Pauline a donné le jour au petit Virgile. Pierre-Jérôme heureux et très ému. Jean-Pierre aussi. Beaucoup de coups de téléphone, toute la famille est dans la joie. Patrick, de Californie, me crie : "Alléluia !"

Ainsi j'aurai vu naître deux arrière-petits-enfants : Marine et Virgile qui n'auront rien vécu de notre

terrible XX^e siècle. Quel regret que L. n'ait pas pu voir le fils de son cher Pierre-Jérôme.

18 mai 2002

Soirée avec Jean-Luc Tingaud que je n'avais plus vu depuis quelques mois. Sa carrière de chef d'orchestre s'affirme, il a dirigé des opéras en France, en Irlande et aux Pays-Bas avec succès. Il aime l'opéra et l'atmosphère du théâtre. Il a beaucoup étudié, travaillé, maintenant il est non seulement musicien, il est chef d'orchestre. Il a appris le métier, il parvient à faire face à ses difficultés, sans cesse changeantes. Il est heureux, il est dans sa ligne, son visage me semble avoir rajeuni à cause de cette certitude qui est entrée en lui. Notre rencontre m'a fait du bien, il est toujours bon de se trouver en face de quelqu'un qui a su se choisir en vérité et se fortifier dans l'épreuve.

27 mai 2002

Depuis le 13 mai reprise du roman, irrégulière d'abord, chaque jour depuis le 19. Grand effort pour disposer du temps nécessaire. Pour le moment je sens que le roman est mon vrai chemin, parfois heureux, parfois lourd et difficile. C'est par là que je dois passer. Ténacité : porter le fardeau pour pouvoir le déposer vraiment.

Patrick de passage à Paris. Joie de le revoir, venant d'un autre monde, l'univers californien que je ne connais pas.

Il a été très impressionné par son voyage et le tournage d'un film en Chine. L'immensité du pays, le nombre de ses habitants, leur capacité de travail l'ont beaucoup frappé. Aussi leur tranquille certitude d'être toujours le centre du monde : l'Empire du Milieu.

Mallarmé : “Je dis : une fleur ! et, hors de l’oubli où ma voix relègue aucun contour (…) musicalement se lève, idée même et suave, l’absente de tous bouquets.” *(Crise de vers.)*

29 mai 2002

Dans une interview de Borges, donnée à un écrivain à Buenos Aires en 1979, je trouve quelques passages qui m’ont intéressé.

Au début de l’entretien :

“Je voudrais réciter le *Notre Père* en anglais ancien. Vous permettez ?”

Il le récite d’une voix grave. Sans doute l’écoute-t-il au magnétophone et dit :

“Ce n’est pas si mal, non ?”

Plus loin, parlant d’un livre de poèmes en préparation :

“Ces poèmes seront ce que Dieu voudra qu’ils soient (…) Cela ne dépend pas de moi. Les poèmes me sont donnés, et je suis la main qui les écrit. C’est aussi ce que j’ai éprouvé pour mes autres poèmes.”

…

“Ce qui est important dans les vers, c’est la cadence. Sinon la poésie serait traduisible. Mais elle ne l’est pas. On ne traduit pas la musique.”

4 juin 2002

Visites heureuses de Pat et Mijanou, puis d’Hélène Mugot hier. Regret de ne pouvoir dans l’état de mes forces voir ceux qui souhaitent me voir et que j’aime, et en même temps travailler au roman. Avancer vite dans le roman signifierait sortir du monde d’affections et d’amitiés qui m’entoure.

J’ai été très touché de la peine que Mijanou a prise de venir me voir en taxi de Louveciennes.

Il reste que le poids du roman inaccompli pèse lourdement sur mes journées. Rien de plus difficile pour un écrivain que le problème du temps, du temps long, protégé, non interrompu. Rien de plus malaisé à faire coïncider avec la vie courante, amicale, familiale.

9 juin 2002

Il y a trois jours je me suis éveillé avec un faible souvenir d'un rêve où je parlais à un ami du rôle de la résistance dans notre vie intérieure et notre travail. Je lui disais que la résistance est toujours présente et sans doute nécessaire pour limiter nos mouvements profonds.

Il me semble aujourd'hui que ce reste de rêve est plein de sens. La résistance est entre le tout et le rien. Elle nous empêche d'anéantir le moi dans le rien car l'ego malgré ses outrances et ses erreurs nous est nécessaire, c'est notre voie d'accès au monde et aux autres.

Il est juste que notre désir d'anéantissement dans l'inconnaissable ou en Dieu soit freiné car c'est un désir de mort prématurée, de paix totale, contraire à la voie de l'amour qui est pleine de doute et de turbulence comme la vie.

Il est bon aussi que notre désir d'accéder au Tout et de nous fondre en lui soit également freiné. Tant que nous sommes une partie du Tout, la vérité est de nous comporter en partie, il y a de la présomption à vouloir atteindre le Tout. La vérité est de prosterner notre esprit et notre corps devant le rien et le tout, de reconnaître qu'ils sont inatteignables pour nous sauf risque d'éclatement dans l'orgueil ou la folie. Il faut regarder autant que possible dans ces deux directions mais le frein en nous est bienfaisant et nécessaire. Surtout si c'est le frein du travail qui ne permet pas les grands abandons au Rien, ni au Tout.

11 juin 2002

Passant dans l'avenue Ledru-Rollin tout à l'heure : circulation bouchée, mauvais air, innombrables motards pétaradants, une pensée m'est venue et qui m'a fait rire : tous ces gens qui pensent à tout sauf à l'unique nécessaire. Puis m'est venu : tous ces gens qui sont obligés constamment à penser à tout sauf à l'unique nécessaire. Cela m'a semblé comique aussi, du comique de l'absurde où nous baignons tous. Je riais et je ressentais en même temps une grande compassion tant pour les autres Parisiens que pour moi-même, car nous sommes tous enfermés ensemble dans la peu visible prison de la société.

Quand nous percevons cette absurdité et cette infâme injustice nous pouvons nous indigner. Moi, qui n'ai plus la force de l'indignation, de la colère active, je suis maintenant plus porté vers le rire. Car le rire, s'il est souvent une arme, arme efficace que je n'ai guère su utiliser, est aussi un moyen de désarmer les puissants, les dupés qui sont à leur côté et tous ceux qui affichent de grandes certitudes. Le rire fait sentir physiquement qu'il y a peu de certitudes, peu de vraie connaissance et que constamment l'erreur nous aveugle.

A l'invitation de Danièle Rousselier je suis allé avec Jacques Devriend et Christian à l'exposition du surréalisme à Beaubourg. Sous la conduite de Danièle nous nous sommes limités aux pièces les plus importantes. Assez vite l'air confiné et le bruit m'ont plongé dans un état de vertige qui m'a obligé à sortir après quarante minutes. Arrivés à l'air libre je me sentais vraiment mal. Christian s'en est aperçu et m'a donné le bras. Geste qui m'a rendu incroyablement heureux, comme si nous nous étions retrouvés au temps de sa petite enfance mais avec des rôles inversés.

17 juin 2002

Arrivée à Baumugnes dans une grande chaleur avant-hier. Bonheur de me retrouver hors les murs, dans la montagne.

Hier, en remontant le chemin après une petite promenade, j'ai vu sur le fond noir de l'ouverture de la chapelle se détacher quatre grands coquelicots. Sur ce noir profond ces quatre fleurs d'un rouge léger, dont on ne voyait pas les tiges, ressortaient comme les signes mouvants du blason de l'été.

Dans le fond de la vallée un grand champ de blés déjà hauts, mais encore verts. Il était parsemé de coquelicots comme autrefois, bien que les épis fussent beaucoup plus serrés que jadis. Ce champ d'un vert dru et comme solide, tout émaillé de la ténacité vivace des coquelicots, m'a donné une joie bien rare aujourd'hui où les fleurs ont été chassées des champs.

J'ai vu Jean et Jacqueline. Elle, impressionnante dans son silence, souriant par instants. A force de volonté Jean a surmonté la suite de sa chute cet hiver. Après trois mois de lit il marche à nouveau mais à tout petits pas en se soutenant d'un déambulateur. Sa mémoire est toujours excellente, sa vivacité d'esprit reste grande, mais la faiblesse et les douleurs du corps font apparaître sur son visage, lorsqu'il marche, des expressions d'angoisse que je ne lui avais jamais vues. Il est vrai que l'ayant toujours vu si fort, mesuré et gaillard, je ne l'imaginais pas un jour marcher tout courbé comme il est.

18 juin 2002

Ce matin troisième anniversaire de la mort de L. Je me suis éveillé à l'heure où le téléphone a retenti comme pour me l'annoncer. J'étais épuisé par ma nuit, comme je l'étais alors, par une terrible sensation d'attente, et je me suis rendormi.

Tout à l'heure j'ai regardé longtemps un grand noyer, touffu comme la vie. Peut-être, ainsi que la faiblesse le désire, espérais-je un signe ? Il n'y en a pas eu, mais un rayon de soleil, rond et mince, a percé le feuillage. Devant moi un autre noyer, également large et touffu, laisse voir un peu de ciel entre ses branches. La vallée descend par des prairies coupées d'arbres vers les champs qui sont plus bas et que je ne vois point. En face la forte pente d'une montagne au grand pelage vert sombre. Près du sommet les blessures des affleurements de roches. Au-dessus le grand ciel limité par d'autres montagnes aux épaisses toisons de résineux.

Quelle paix, quelle tranquillité de ce beau jour très chaud traversé de brises légères. Je suis là, je tiens ma plume, un des rares papillons qu'on voit encore traverse ma vue, j'ai un peu envie de pleurer à cause de la mort de L. L'écriture m'en préserve. Je suis un homme parmi des milliards d'hommes, en communion peut-être avec d'autres artistes qui ressentent en cet instant la même paix, la même beauté, la même douleur sourde, l'incomplétude qu'ils ont décidé de transformer en travail. Ce que je comprends depuis peu, le travail importe plus que l'œuvre achevée.

19 juin 2002

Je viens d'achever le roman de Laurent Gaudé, *La Mort du roi Tsongor*, je suis impressionné par l'énergie visuelle et la vigueur épique de ce livre. Par la terrible vision qu'il donne de la guerre, de l'esprit de conquête, de la volonté de puissance – en réalité d'impuissance – et du fardeau de honte qui s'ensuit après les illusions de la gloire. Pour montrer cela il a créé un univers, une matière, des peuples proches de ce que nous apprennent l'histoire et la géographie et cependant tout entiers sortis d'un imaginaire originel. Les récits de bataille sont peut-être un peu longs mais, lecteur, je me suis constamment